

IL Y A 40 ANS MICHEL CHIHA

Il y a 40 ans, jour pour jour, s'éteignait un des plus grands penseurs libanais dont un de ses contemporains, Philippe Takla, disait qu'il avait établi des ponts entre le génie du rêve et le génie de la réalité, une aventure que ne tentent que ceux qui ont la foi et que ne réussissent que les sages: «Là le secret des grands hommes».

Michel Chiha n'a participé que pour un temps à la vie politique mais il ne l'a quittée qu'après y avoir laissé son empreinte: la Constitution libanaise.

Le grand rêve de Chiha était celui des bâtisseurs d'Etat et de patrie.

Comment les a-t-il conçus?

Cette étude, signée de sa main, répond à la question.

Le Liban est inépuisable. A travers lui on peut voir le monde comme de ma fenêtre, sur le promontoire, je vois la mer.

A force de creuser ce pays, de le raconter, on craint pourtant de lasser l'auditeur et le lecteur. Mais, sous des apparences discrètes, la matière libanaise a les dimensions de l'Histoire. Nous sommes, depuis le début, parmi les témoins de la naissance des peuples. Nous le sommes par hérédité, par instinct ; et nous sommes ainsi placés dans l'espace et le temps, que, parlant de nous-mêmes, nous pouvons parler de tout. Peu de nations ont ce privilège. C'est la chance de quelques rivages élus, de quelques hauts lieux et sites éternels...

Nous comptons parmi les peuples les plus qualifiés pour connaître et pour enseigner, pour l'avoir vécu, le passé historique tout entier, et il se trouve paradoxalement que nous l'ignorons plus que beaucoup d'autres.

On est présent par ce qui distingue, non par ce qui se confond et se perd. Le Liban et les Libanais se distinguent assez du reste du monde, depuis les sources, pour invoquer une présence vieille comme le monde.

Ainsi, sous nos yeux, dès les premiers pas, la route universelle se dessine, une route extensible et toujours à l'échelle du monde connu. Cette route, plus au sud, deviendra plus tard, quand Ferdinand de Lesseps pourra la percer, la route maritime de Suez. Dans l'intervalle elle sera soumise aux accidents de la politique et aux violences des guerres : il faudra, en 1939 comme en 1914, revenir pour un temps à la longue route du cap de Bonne-Espérance.

Mais les découvertes et le temps de paix ramènent vite aux chemins les plus courts.



Michel Chiha, à sa table de travail, son plus grand titre de gloire était l'élaboration de la constitution libanaise.

Le chemin le plus court est maintenant la route aérienne, libre comme l'air. Le chemin le plus court passe par le Liban qui conduit de New York, de Londres et de Paris, en Inde, en Chine, en Australie. Pour ce qui est de la mer, il ne dépend que de nous de ne pas permettre qu'un nationalisme malade ferme à nos initiatives, comme aux jours sombres du Padschah. A ce propos, à l'usage des Libanais et d'autres, si cela les séduit, nous esquisserons une interprétation du nationalisme contemporain, tout à l'heure.

Donnons-nous trop d'importance à notre petit pays ? Non, sans doute. Ce n'est pas nuire au monde arabe, c'est lui donner plus de lumière, au contraire, que de reconnaître au Liban une orientation particulière. Si les Arabes, d'ailleurs, sous le prétexte fallacieux de vouloir se suffire, ralentissaient le mouvement des échanges internationaux en ce siècle de machinisme accéléré, que deviendraient-ils tous ensemble ?

Il faut avant tout, pour remplir sa vie, discerner sa vocation, développer ses aptitudes, suivre sa voie. Agir de la sorte, c'est obéir aux impératifs naturels. Ainsi du goût des voyages, propre à nos rivages, ainsi du goût du dépaysement ; ainsi du penchant héréditaire et instinctif pour le commerce et les échanges, qui étend une présence à l'univers.

Le peuple libanais ressemble peu à ses voisins immédiats, tant au nord qu'au sud ; sa plaine est plus étroite, sa montagne est plus haute...

Le Liban est une république maritime méditerranéenne avant tout. Deux cents kilomètres de côtes et cinquante seulement de profondeur moyenne; voilà sous des noms divers tou-

te la Phénicie depuis cinq ou six mille ans. Sur le continent européen qui nous fait face, Venise et Gênes, dans leur splendeur, n'en eurent jamais beaucoup plus.

Le Liban est par essence, il est de naissance et par nécessité, une nation maritime ; et chez nous la montagne est exactement la citadelle qui couvre la mer, qui défend la mer. Tout le Liban est pareil à ce Château de la mer, dont Sidon fait une de ses principales architectures. Les ascendants les plus lointains des Libanais que nous sommes ont vécu sur des flots et s'y sont désespérément défendus. *Tyr et Sidon furent insulaires, Rouad l'est encore.* Nous ne faisons pas en ce moment de la politique mais de l'histoire ; nous ne prétendons d'aucune manière annexer Rouad mais, pour l'histoire, la Phénicie va « du Carmel à Aradus » qui est Rouad justement. Nous ne pouvons nier cela, sauf à demander à la Syrie, ne serait-ce que pour l'amour de Tortose et de Laodicée (qui sont Tartous et Lattaquié) de ne pas s'en formaliser et de nous comprendre. Car les Libanais, disons-le tout de suite pour qu'il n'y ait aucune équivoque, les Libanais sont heureux de voir prospérer à côté d'eux une Syrie selon leur cœur. Ce qu'ils souhaitent, ce qu'ils désirent, c'est que la Syrie sollicitée tour à tour par l'Orient et par l'Occident soit fidèle à son propre destin.

La capitale et les principales villes de la Syrie et presque toute la population syrienne sont à cent kilomètres de la Méditerranée, au plus à cent cinquante. Comment ignorer cela et pourquoi la Syrie l'ignorerait-elle ?

On ne peut pas faire de politique ni d'économie politique libanaise en sousestimant le rôle de la mer et des continents dans notre existence nationale. Les yeux qui ne voient que l'Anti-Liban et l'horizon de l'est sont affligés d'une myopie double. L'Anti-Liban est semblable au rideau d'arbres qui cache la forêt, (et par malheur, cet écran est nu). *Notre tâche et celle de la Syrie ensemble, notre tâche future, est de développer sur ces versants un peuplement forestier, puis humain, qui nous donne pour frontière autre chose que le désert et le vent.*

•••
Nous avons nommé le nationalisme qui est une forme collective de l'amour de soi. Cette notion généreuse et explosive, au dernier siècle surtout, il faut l'approfondir de nos jours. Elle a pris une autre orientation, un autre visage. La présence innombrable du Liban, son ubiquité par le fait des Libanais de la « diaspora », c'est-à-dire de notre émigration dans le temps et dans l'espace, veut que nous donnions au mot nationalisme sa valeur exacte en ce XXème siècle où ont tellement progressé la notion d'humanité et celle d'unité du monde. *Il nous faut établir la différence entre un nationalisme systématique et buté et ce qu'il y a de plus légitime et de plus noble dans le sentiment national et dans l'amour de son pays.*

Il existe des liens de l'âme et des liens physiques entre un homme et son pays, mieux encore entre un homme et sa province. Comme on s'attache à sa maison, comme on appartient à la demeure de ses pères plus encore qu'elle ne nous appartient, on est lié, comme à un visage aimé, à un coin de terre à un paysage, à une ville, à une banlieue, à leurs horizons et cela prend doucement les dimensions de la patrie.

C'est une chose bien émouvante qu'on trouve son pays, quel qu'il soit, le plus touchant, le plus attachant de tous.

Cela est plus vrai d'un pays petit par son territoire que du plus grand.

Car c'est un nationalisme un peu artificiel que d'aimer un pays qui a les dimensions d'un continent et dont on ne sait que peu de chose. Il y a alors dans le sentiment national plus de fierté et d'orgueil que d'amour ; il y a le lien de solidarité, de nature grégaire, que la masse suscite. La petite province comptait beaucoup plus pour chacun quand on ne voyageait qu'en diligence ou à cheval, quand les autres provinces semblaient si loin.

Le nationalisme a grandi depuis le Moyen Age avec la monarchie centralisée, l'organisation administrative, la route, la vitesse. Il a pris sa forme moderne depuis Richelieu en France. *Or, c'est par la vitesse et la route qu'on le trouve en régression maintenant. Les effets de l'extrême lenteur ont été rejoints par ceux de l'extrême vitesse.* Jusqu'à ce dernier quart de siècle, il y eut partout un nationalisme aigu qu'on a maintenant dépassé ; mais un Français, un Allemand ne peuvent pas aimer encore la patrie européenne comme ils aiment respectivement la France et l'Allemagne. De même, avant Washington et les Etats-Unis, d'un Etat américain à l'autre, quoi que les Etats d'alors fussent bien jeunes, un nationalisme jaloux existait.

Notre roche est comme une chair palpitante

La présence du Liban, on la découvre d'abord dans son cœur.

L'étranger qui a vécu dans ce pays veut y revenir car il l'aime. Peu de rivages suscitent tant d'amour, peu de viages ; c'est pour le voyageur comme un signe dans le ciel. Tandis que nous nous plaignons du désordre dans lequel politiquement nous vivons, l'étranger envie tant de douceur, tant de lumière. Le pouvoir de séduction du Liban, d'autres pays l'ont sans doute, mais pour d'autres attraits. Le témoignage du passant, pour instinctif qu'il soit, a quelque chose de décisif. *Il révèle un bonheur de tout l'être.* Il y a ici une joie de vivre qui persiste quand on s'éloigne parce qu'elle entretient et parfume le souvenir. Avec la spiritualité intense du paysage libanais, il y a ici l'évidence d'une sorte de dilection physique. Ailleurs ce sont les arts ou les sciences qui mènent à l'émerveillement ; ici c'est une nature dépouillée et mystique, c'est une végétation rustique, ou cette nudité émouvante du sol qui porte un humanisme en soi. Notre roche dure et blanche est elle-même comme une chair palpitante. « Eté, roche d'air pur », a écrit Valéry. Où donc est-ce plus vrai qu'ici ?

Il y a une présence sentimentale du Liban de quoi l'on peut parler justement comme Barrès parlait du paysage lorrain, mais avec de plus larges perspectives, avec un horizon d'une autre étendue. Il y a une présence sentimentale du Liban qui fait partie de mon plan, ce soir ; et nous y reviendrons, avant de nous quitter. Mais il y a d'autres aspects de cette présence qui m'appellent et me sollicitent. Dirai-je, sans modestie, avec le fabuliste, que notre scène est l'univers ? Il se pourrait. Je veux rappeler simplement par là que le Liban, seul dans le monde arabe à ce degré, a des liens personnels, et qu'il tient pour vitaux, avec toutes les terres émergées et toutes les mers. *Il est présent partout, depuis toujours, sous une*

forme ou une autre ; et il vit, en un sens, de cette présence universelle. C'est pour lui un phénomène congénital, une question de nature ; et, pour le monde arabe, que depuis un siècle il a tant contribué à tirer de sa solitude, c'est un bienfait du ciel. Sans le Liban, en dehors de sa représentation diplomatique, le monde arabe serait très peu représenté dans l'univers...

« A la lumière des précédents locaux, il semble que les Libanais aient été poussés à rivaliser avec les Phéniciens par la stérilité de leur montagne natale, tandis que la douceur du Jabal Ansariah (la chaîne alaouite, au nord) a habitué les Nosairis à végéter dans l'indolence des Philistins (c'est-à-dire des Palestiniens au sud) ». Cela nous ramène, vous le voyez, au stimulant de la contrainte (the stimulus of pressure).

Pour dénier aux Libanais de notre siècle une vocation « itinérante » exceptionnelle, il faudrait abolir tout le passé ; il faudrait imaginer que nos rivages qui ont formé cette race pèlerine n'ont plus les mêmes vents migrateurs et les mêmes vertus. C'est folie de prétendre enfermer ce pays et ce peuple dans les murs, branlants d'ailleurs, de l'économie à la mode. Les Libanais les plus doués, les Libanais les plus entrepreneurs gagnent leur vie loin de leur sol ou par des services auxquels le rendement de leur sol est à peu près étranger. Leur présence est universelle (comme sont leurs services). La sagesse est de respecter et de faciliter le mode d'existence qui leur a donné leur rang et leur prestige dans le commerce intercontinental.

Ce mode d'existence qui justifie le goût du risque et qui atteste que le courage paye, il est un peu tard pour le trouver hasardeux. Ceux qui n'ont pas compris que le Liban mourrait politiquement et socialement s'il ne voulait plus vivre que d'olives et de fromage, et de la clientèle de son voisinage immédiat, ceux-là n'ont rien compris au Liban ; ils sont prisonniers de théories étrangères à la psychologie et aux traditions de ce peuple ; ou ils sont prisonniers d'une pensée politique qui, conduite à son terme logique, mettrait en danger jusqu'à la personnalité de ce pays.

« Est-ce qu'un papillon se remet en chenille ? » Ainsi de nous. Sous prétexte de nous soumettre à de prétendues normes classiques, des théoriciens sans entrailles font violence à notre destin au risque de supprimer notre présence même. Périsse le Liban, pensent-ils, plutôt qu'un postulat de leur économie !

L'économie politique est encore une science relative et confuse. Il faut l'interpréter comme on interprète les oracles de la Sibylle. L'économie politique, que tous les Libanais le sachent, est pour nous comme les langues d'Esopé. Elle contient le meilleur et le pire. Nous pouvons vivre et nous pouvons mourir par elle. Tout dépend de l'usage que nous ferons de ses hypothèses, de ses expériences, de ses calculs de probabilité. Si elle reconnaît en nous un peuple original, un peuple vraiment hors série, nous pouvons rechercher avec respect ses suggestions et ses conseils ; mais si elle prétend nous aligner au prix de démolitions brutales, comme on fait des façades d'une rue, alors nous nous élevons contre elle. Un principe éternel éclaire tout le débat : « La lettre tue et l'esprit vivifie ».

Toute la législation libanaise, toute la politique économique libanaise doivent tenir compte d'un facteur fondamental, d'un facteur congénital : l'activité libanaise à l'étranger et

avec l'étranger. C'est le secret de notre prospérité à travers des dizaines de siècles. Si nous manquons de compréhension et d'équité envers les autres, notre tour d'être maltraités viendra. Les ressources multiformes, les ressources innombrables que tire le Liban des quatre points cardinaux et de tous les climats, si on les inquiète prétentieusement au nom d'un enseignement économique ou d'un autre, au nom d'une idéologie ou d'une autre, peuvent tout simplement tarir. La présence du Liban à l'extérieur impose aux Libanais de la métropole (au sens des métropoles antiques) comme à ceux qui cherchent fortune au-delà des mers, une connaissance des langues, des usages, des moyens de transport de toute sorte, du réseau du transit international, de la qualité des escales, de l'équipement des comptoirs, des frais de la manutention, du coût enfin du périple entier, qu'il s'agisse de la marchandise ou du marchand qui sillonnent les mers et le ciel. Cela suppose beaucoup de voyages et en implique, indéfiniment, un grand nombre.

Un trait d'union entre l'Orient et l'Occident

La civilisation arabe (on pourrait dire en nuancant : les civilisations arabes, comme nous dirions les méditerranéennes et les anglo-saxonnes ; car beaucoup de choses changent de la Grèce à l'Espagne, de la Syrie au Maroc et du Royaume-Uni aux Etats-Unis), la civilisation arabe est évidemment dans une très large mesure la nôtre. Mais on ne vit pas à Beyrouth (ni même à Damas) comme on vit à Ryad, à Djeddah et à Sana'a du Yémen. La contrée qui représente le mieux la civilisation arabe authentique, c'est bien l'Arabie elle-même ; et cela révèle jusqu'à l'évidence que dans les plus grandes capitales arabes, une civilisation intermédiaire s'est établie. On la retrouve dans le vêtement, dans le logement, dans les mœurs, dans les spectacles, dans l'enseignement, dans la conversation, dans les usages ; rien ne l'illustre mieux, avec la tenue de ville de chacun, que la tenue de soirée de l'élite : « cravate noire, cravate blanche ». Il est vrai que les Turcs ont donné bravement et brillamment l'exemple.

Tout considéré, la civilisation arabe nous revendique et nous la revendiquons comme la civilisation maîtresse ; mais pas beaucoup plus, à vrai dire, que la méditerranéenne et l'anglo-saxonne. Un peu de réflexion dans ce domaine montre le Liban dans sa vérité historique. Les civilisations méditerranéennes qui ont précédé celle des Arabes sur notre littoral, l'hellénique et l'hellénistique, la romaine, la byzantine et, après les Arabes, celles du Moyen Age, de l'humanisme et de l'Europe des temps modernes, persistent dans les lois, dans les liturgies, dans les coutumes, dans les façons de s'exprimer et de vivre. Combien de mots de l'arabe libanais courant viennent de l'italien et du français et, par eux, du latin et du grec ?

Clairement, entre la civilisation arabe et les occidentales, la loi des vases communicants a opéré ; et de façon plus sensible au Liban. Le phénomène se voit en Syrie, en Egypte, en Iraq, en Jordanie, à différents degrés. Au Liban les choses se sont harmonisées le plus pour des raisons géographiques et historiques bien connues. Cela est naturel et dans l'ordre. On ne conteste plus au Liban sa qualité de « trait d'union entre l'Orient et l'Occident ». Cette formule véridique et usée est de

venue une des définitions de notre pays.

Les Anglais de l'école de Lawrence, à peine partis de Londres pour Le Caire, prenaient plaisir à revêtir le burnous et à chausser les sandales du bédouin. Aux Arabes, ceci parut toujours une sorte de carnaval. Au Liban la question ne se pose pas.

Le Libanais est à l'aise dans le milieu arabe comme dans le milieu méditerranéen et dans le milieu anglo-saxon. Il serait à l'aise en Corée, au Japon, n'importe où je pense. Mais il est manifeste que la Méditerranée est notre climat vital, notre lac à nous méditerranéens de l'Est, comme elle l'est pour ceux de l'Ouest, du Sud et du Nord. J'ai un jardinier druze de la montagne de Sofar dont le frère vit et prospère depuis vingt ans et plus à Palma des Canaries. Il y plante le bananier et il y vit comme un Espagnol insulaire. Quel vent d'ouest mène droit aux Canaries ce rural rustique, je l'ignore. Or, du village voisin on va à la Jamaïque et à Saint-Domingue et, d'un peu plus loin, aux Etats-Unis et au Canada. Je ne prétends pas que ces paysans qui émigrent arrivent aux raffinements de la civilisation qu'ils adoptent. Mais ils s'adaptent par l'effet d'une faculté d'assimilation inégalée. Les Syriens émigrent aussi, moins que les Libanais, sans doute ; ils le font dans la mesure où la Méditerranée les possède, en tout cas dans la mesure où une ascendance aux aspects multiples leur a mis cela dans le sang.

Nous sommes présents, dis-je, au cœur de la civilisation méditerranéenne multiforme et dans tous les pays qui procèdent d'elle, et cela fait que, chez nous, elle est chez elle. C'est une présence nécessaire et une présence réciproque. Nous n'aurions pas ici un enseignement méditerranéen classique étendu, sûrement nous manquerions d'air.

Il n'est pas sûr qu'au sein de la Ligue arabe chacun mesure ces choses avec équité. C'est l'opinion de plus d'un, ce n'est pas la conviction avouée de tous. *Mais ne voit-on pas aujourd'hui l'Inde, sans les Anglais, parler anglais pour qu'on s'y comprenne ! Car vous savez que l'Inde parle deux cents idiomes environ.*

L'important, l'essentiel ce sont les idées avant les langues ; c'est la connaissance, avant les modes d'expression de la connaissance ; c'est l'aptitude à comprendre, avant les caractères de l'alphabet.

Au Liban, comme à la pluralité des mœurs, nous sommes voués à la pluralité des langues. L'une peut être honorée plus que les autres ; mais la nécessité de l'une n'est pas inférieure à la nécessité de l'autre (ou des autres). Sans les langues, écrivais-je naguère, nous deviendrions, en Proche-Orient, pareils à des sourds en attendant de devenir des muets. Par chance, ici, l'accès des langues est facile à chacun ; et l'espagnol de mon druze de Palma des Canaries, pour n'être pas celui de Cervantès et de Calderon, n'en est pas moins un élément fondamental du capital de cet homme au milieu de ses bananiers.

Au Liban, comme partout, les langues sont le moyen majeur d'être présent dans l'univers. De même que la langue chinoise ne sert plus à rien, en dehors de la Chine, de même, avec l'arabe seul, il faut recourir à l'interprète depuis l'aérodrome. Cela il le faut répéter à quelques mandarins fameux.

De sorte que la présence du Liban et de tout le Proche-Orient dans la civilisation méditerranéenne suppose ou appelle l'intimité avec une ou plusieurs des langues dominantes de la

Méditerranée. Nous nous souviendrons à ce propos des Suisses pour qui quatre langues sont officielles, aucune n'étant propre à la Suisse ; et qui s'honorent d'être présents, sans trichement, dans trois des principales littératures de l'Europe. Voilà justement ce que veut le siècle ; voilà ce qu'il impose et exige. Et nous ne ferons pas aux Suisses l'offense de les croire moins patriotes que les Arabes.

Un grand écrivain est un grand écrivain quelle que soit la langue qu'il écrit ; pourquoi le traduire et le trahir si on peut le lire dans le texte ? Un grand poète est un grand poète quel que soit son vocabulaire. L'Occidental connaîtra autant de bonheur s'il peut lire El Ma'arri, El Moutanabbi et d'autres princes des lettres arabes dans leur langue, que le Libanais en lisant Dante et Shakespeare en italien et en anglais, Pascal, Racine et Goethe en français et en allemand. Notre petit pays est le mieux placé du monde pour cela. Il est par nature, intellectuellement comme il l'est matériellement, une des zones franches les plus légitimes de l'univers.

Mais comme la civilisation méditerranéenne, la civilisation anglo-saxonne est incontestablement un de nos foyers spirituels et temporels. L'une et l'autre, avec la civilisation des Arabes, multiplient le bonheur et les chances d'un homme.

Avant les mots, les idées

Cette aptitude éminente est sûrement une forme de l'humanisme contemporain, de l'humanisme le mieux compris. Nous savons le parfum de Rome, la gloire de Paris, la lumière d'Athènes, le charme des bourgs royaux d'Angleterre et de la campagne anglaise, le romantisme obsédant de l'Allemagne du Rhin. *Nous savons tout cela et qu'il faut s'y attacher pour donner à l'esprit humain ses altitudes maîtresses. L'Occident de la Méditerranée, celui de l'Atlantique possèdent de puissantes demeures de l'esprit, des universités illustres, où la connaissance, dans son étendue, aspire à la vérité dans sa force. Comment nous séparerions-nous de tout cela pour la solitude d'un nationalisme exaspéré, d'un nationalisme jaloux ?*

Nous aimerions voir la langue arabe disposer de chaires dans toutes les universités du monde ; mais pour l'amour de l'arabe (et du Liban avec lui), qu'on permette à toute la science et à toutes les littératures du monde de s'épanouir sous le ciel libanais ! Nous sommes ici à la recherche de la poésie universelle et non point de celle d'une seule langue. Nous sommes ici à la recherche de la connaissance universelle et non point seulement de celle des pays de la Ligue. Ce serait mépriser le destin des Arabes et leurs chances que de les réduire à si peu. Pourquoi fait-on aux Arabes la poitrine si étroite et le souffle si court ? L'Arabe lui aussi se souvient qu'il est allé jusqu'au cœur de l'Occident, d'une chevauchée. Maintenant que toutes les revanches sont prises, le temps est peut-être venu de se mettre au niveau de son rêve.

Enfin, se pénétrer de l'interdépendance des nations, c'est la façon raisonnable aujourd'hui de garantir leur indépendance.

La seule indépendance qui demeure entière est celle de l'esprit. Celle-là, sur le plan temporel, ne se subordonne à rien.

Or, de telles pensées, avec les vitesses de notre époque, confèrent à la présence du Liban dans le Proche-Orient, dans

la Méditerranée, dans le monde arabe, dans les civilisations de l'Occident, une vertu exceptionnelle. Si de tout ce que je viens de vous dire une personnalité et une mission ne se dégagent pas, je n'ai pas rempli mon dessein; mais, sans doute, la présence du Liban, à la croisée des chemins et jusqu'à leur terme, éclate-t-elle à vos oreilles comme à vos yeux.

Vous vous souviendrez que ce petit pays que l'Asie occidentale trouve à son seuil ne se compare à rien dans l'Asie entière, ni dans l'univers. Il est une résultante et une synthèse ensemble de la variété historique et sociale la plus grande. Son originalité est de vivre de son libéralisme et de sa tolérance, de sa perpétuelle invitation au voyage et de la qualité de son accueil. *Le caractère le plus saisissant du Libanais est de rapporter tant de trésors de si loin. Il ne fait pas tort à d'autres Libanais à distance : ce n'est pas des sueurs de ses compatriotes qu'il abuse. Pas plus le socialiste que le sociologue n'a le droit de lui en vouloir.* Personne au monde d'ailleurs n'a la dépense plus facile ni le geste plus généreux.

Que les Libanais vivent en règle générale au-dessus de leurs moyens matériels, nous laisserons tel économiste chagrin s'en affoler. Le fait ne nous trouble pas. Sur le plan social, cela vaut mieux que les avaries collectives. Et puis voilà cinq mille ans que ça dure. *Nous ne pensons pas d'ailleurs que ce pays vive au-dessus de ses moyens intellectuels.* L'intelligence des affaires est partie intégrante de son capital.

Tout ce que les Libanais ont édifié, tout ce qu'ils possèdent, tout ce qu'ils ont dépensé est venu d'un effort au loin bien plus que d'un héritage. Quand on demande si peu à son propre pays on ne doit pas y être l'objet d'une basse envie. De cette considération de psychologie élémentaire le fisc libanais comme nos professeurs de droit financier et fiscal doivent se souvenir.

L'argent gagné aux Canaries, à la Jamaïque et à Saint-Domingue resterait dans ces îles ou irait ailleurs si on s'avisaient de l'inquiéter ici. Et c'est l'effort au loin qui a construit le village libanais avant de construire les villes. C'est ce qui fait de nos villages en montagne quelque chose de différent de tous les villages du Proche-Orient.

La présence du Liban est faite, pour les Libanais, d'innombrables absences. C'est le propre des peuples dont les routes maritimes (et maintenant aériennes) sont les chemins habituels. Les lectures dont j'ai tiré parti pour faire avec vous ce tour d'horizon, je les ai faites pour la plupart au hasard; j'ai trouvé partout quelque chose à retenir pour ce que j'avais à vous dire. Evidemment ce n'étaient pas des lectures frivoles. Le frisson du passé les traversait; quelque chose comme la poésie de l'histoire, car il n'est pas d'histoire vivante sans poésie. Si l'histoire ne dégage pas la personnalité des peuples et des hommes elle n'a rien fait. Pour moi et pour vous, ce soir *c'est la personnalité du Liban qui importait.*

Une personnalité émouvante entre toutes, parce qu'à travers les obstacles et les accidents du commerce et des échanges, à travers la lutte matérielle pour la vie, elle a toujours revêtu les traits d'une lutte pour l'esprit. *Si le Libanais gagne sa vie où il peut, ce fut à l'origine pour la défense d'une foi.* Sa montagne est un asile de l'esprit. Toutes les minorités confessionnelles qui sont ici ont, au point de départ, subordonné le temporel au spirituel. C'est le cas de toutes.

Au Liban, ces minorités ont trouvé dans la haute montagne un asile contre l'oppression, un refuge des libertés. Et comme le pain manquait, elles allèrent dans toutes les directions du vent à la recherche du pain.

Le secret du Liban est dans ce fait que la montagne fut peuplée graduellement par des hommes inquiets, par des hommes traqués. Ces hommes avaient laissé leurs biens derrière eux pour sauver leur vie et leur âme. Une fois établis, ils cherchèrent la fortune au-delà des mers, rejoignant la tradition immémoriale.

Des sources situées au bout du monde

Et je vous parlais d'une présence sentimentale du Liban. Voici qu'elle s'affirme plus forte que tous les arguments de la politique et de l'économie. Tandis que les Libanais courent le monde, se mariant à l'étranger et mariant leurs enfants, notre petit pays ne se confond avec rien de ce qui l'entoure; il défie le temps et c'est lui qui *assimile tout.*

Les générations et les empires passent et il demeure, vivante invitation au bonheur de vivre, pourvu que la rage des idéologues et des réformateurs n'abîme pas ce bonheur à la fin.

Parmi les lectures que je fis, il en est une assez inattendue pour une référence libanaise mais saisissante dans sa simplicité au point que je pensai vous en faire part en guise de conclusion. Elle répond en deux mots aux théoriciens d'une économie libanaise fermée comme à ceux d'une politique sans fenêtres sur le large. C'est d'un livre de M. Jean-Louis Vaudoyer qu'il s'agit. Il est intitulé «*Beautés de la Provence*». Que M. Jean-Louis Vaudoyer s'y exprime en vers ou en prose, il le fait avec la mesure et l'accent d'une poésie profonde. Au chapitre «*Trois jours à Arles*», évoquant l'activité des Phéniciens, il écrit ceci :

«Ils tiennent toutes les mers connues et inconnues. Ils installent aux bons endroits leurs fabuleux comptoirs. Ils viennent, s'en vont, reviennent. Ce ne sont pas des colons mais des commerçants. Commissionnaires, importateurs, ils parcourent les mers comme les vendeurs de pacotille parcourent nos campagnes. Les Celtes restent les seuls maîtres du pays d'Arles, mais les Phéniciens y font des affaires. Ils étaient pacifiques, souples, secrets...

«Les sources de la fortune de Tyr étaient au bout du monde».

«Les sources de la fortune de Tyr étaient au bout du monde». Voilà une grande petite phrase sur quoi il faut que je m'arrête avec vous. Elle définit admirablement notre Liban. Le poète en un éclair a mieux vu que l'économiste. Il a situé d'un mot de lointaines et invisibles mines d'or. Il a expliqué le cas libanais sans s'embarrasser de l'inexistence des exportations. Il a constaté que le marchand d'idées est un marchand comme un autre; *et même un marchand plus méritant que les autres.*

A notre tour nous dirons, mais avec la volonté de remuer le sol accidenté de ce pays jusqu'à en faire le plus beau verger de la terre, à notre tour nous dirons :

«Les sources de la fortune du Liban restent au bout du monde».

(*) Extraits d'une conférence prononcée au cénacle libanais de 29 octobre 1953.